



Anne Golaz, *Le tableau de chasse*, de la série *Chasses*, Enquête Photographique Fribourgeoise 2010, impression jet d'encre, 24x30cm

Rencontre avec Anne Golaz, photographe

PRÉSENTATION

Anne Golaz

www.annegolaz.ch

Anne Golaz (1983, CH) a suivi la formation initiale (CFC de photographe en 2006) puis la formation supérieure en photographie à l'École supérieure d'Arts Appliqués de Vevey, CEPV, obtenant son diplôme en 2008. Gardienne du monde rural dont elle est originaire, elle le retranscrit minutieusement dans des images construites telles des tableaux, notamment dans sa série *Scènes rurales*.

En 2009, elle a participé à la SLICK – Contemporary Art Fair, Paris, et à la Quinzaine Photographique Nantaise. Récemment sélectionnée par le Musée de l'Elysée à Lausanne pour l'exposition et la publication *reGeneration? Photographes de demain* (2010), Anne Golaz est représentée par la galerie Dix9 à Paris. Elle a été sélectionnée par le jury de Alt.+1000, Festival de photographie de montagne, sous la direction de Nathalie Herschdorfer, qui a lieu en été 2011 à Rossinière.

Elle a reçu la bourse de l'Enquête Photographique Fribourgeoise 2009-2010 pour un projet consacré à la chasse. Elle a mené son enquête de septembre 2009 à mars 2010, avec de nombreux groupes de chasseurs qu'elle a accompagnés sur une trentaine de chasses différentes, principalement sur le canton de Fribourg mais aussi en Alsace. Une exposition et une publication, *Chasses*, sont le fruit de ce travail et l'objet principal de l'entretien qui suit. Elle suit actuellement un Master en Art à l'Université d'Art et Design d'Helsinki.

Pour télécharger le texte uniquement en pdf : [lien](#)



Anne Golaz, *La mort du cerf*, de la série *Chasses*, Enquête Photographique Fribourgeoise 2010, impression jet d'encre, 70x88 cm

Anne Golaz. Chasses – Enquête Photographique Fribourgeoise 2010

" La chasse aujourd'hui. Une pratique étrange, un sport de passionné, une tradition archaïque, une séduisante absurdité, une initiation masculine, un loisir de privilégié, une quête de fou, une activité obsolète, un jeu, une sensation d'être en vie, un rapport aux bêtes unique, une gestion de la faune, une maîtrise de la nature sauvage, une contradiction contemporaine?"

Chasses est un projet qui a commencé par une fascination étrange pour un univers à la fois banal et méconnu. Très vite, ce sont les contradictions fortes de la chasse qui m'ont interpellées et un sentiment très ambigu est resté le moteur de mon travail durant toute sa réalisation. La photographie m'a permis de mettre ces contrastes en scène, de les nuancer, ou de les détacher du contexte initial. Cette série aborde donc la thématique de la chasse comme un univers foisonnant et puissant, à la fois fascinant et effrayant, dont les fondements ancestraux résonnent au cœur d'un monde suggéré mais bien contemporain. "

Anne Golaz

Le Service de la culture du canton de Fribourg a créé l'Enquête Photographique Fribourgeoise en 1996. A l'issue d'un concours organisé tous les deux ans, il confie à un photographe la réalisation d'une enquête photographique sur un sujet documenté. Celle-ci fait ensuite l'objet d'une exposition qui est conservée à la Bibliothèque cantonale et universitaire et, souvent, d'une publication. Cette initiative s'inscrit dans une politique d'encouragement à la création et permet également de constituer un patrimoine photographique contemporain consacré à un canton.

- *Chasses*, exposition à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire, Fribourg, du 16 septembre au 13 novembre
 - *Chasses*, publication par Infolio et la BCU Fribourg, 2010, 104 pages, 18x24 cm, textes de Raphaël Abrille, Sergio Dalla Bernardina, Laureline Duvillard et Sylvie Henguely ; photographies d'Anne Golaz.

Source de la citation : <http://www.annegolaz.ch/travaux/chasses>



Anne Golaz, *Les deux frères*, de la série *Chasses*, Enquête Photographique Fribourgeoise 2010, impression jet d'encre, 24x30 cm

ENTRETIEN

L'entretien entre Anne Golaz et Emmanuelle Bayart, toutes deux photographes de NEAR, a eu lieu à Lausanne le 6 juillet 2010. Une première rencontre l'avait précédé en décembre 2009.

Emmanuelle Bayart : Si tu le veux bien, commençons par tes antécédents. Avais-tu une motivation particulière pour commencer à pratiquer la photographie ?

Anne Golaz : Mes débuts ?... Il n'y a pas d'historique spécifique : un initiateur ou une expérience marquante. Ce n'était peut-être pas tout à fait du hasard, mais je me suis retrouvée à Vevey comme j'aurais sans doute pu me retrouver ailleurs. Je n'ai rien de vraiment extraordinaire à raconter et pas d'anecdote particulière. Je ne faisais pas spécialement de photographie lorsque j'étais enfant et je n'ai personne dans ma famille qui en faisait. Il y a un côté un peu tombé du ciel.

EB : Et ta première photographie, en as-tu un souvenir ?

AG : Non, justement. J'arrive à l'école de Vevey sans rien savoir de la photographie : en commençant par les bases de la photographie noir et blanc, jusqu'aux noms des photographes du moment. J'avais un intérêt pour l'art en général et je cherchais simplement une voie qui me corresponde.

EB : Vers quoi se portait ton intérêt pour l'art? Quelque chose que tu aurais pu voir à l'école, en cours de littérature... ?



Anne Golaz, *Le sanglier*, de la série *Chasses*, Enquête Photographique Fribourgeoise 2010, impression jet d'encre, 55x70 cm

AG : Au gymnase, j'aimais beaucoup l'histoire de l'art et, enfant, je produisais toujours des choses, dessins et autres. Mes matières préférées étaient toujours tournées vers le côté artistique. Après coup, je trouve d'ailleurs le choix de la photographie assez étonnant.

EB : Qu'as-tu fait après la maturité ?

AG : Histoire de l'art à l'université. J'ai étudié une année, mais je voulais quelque chose de beaucoup plus pratique. J'avais envie d'une école, pas d'une université où les gens sont un peu perdus. Je cherchais un rapport de proximité plus concret.

EB : Étais-tu à l'université à Lausanne ?

AG : Oui. Je suivais les séminaires d'art contemporain de Marco Constantini que j'aimais bien. À l'époque j'hésitais entre l'ECAL, Genève et Vevey. Je n'ai pas été prise dans les deux premières, heureusement.

EB : Une fois que tu entres à l'école de photographie, de quelle manière ton intérêt pour l'art se perpétue, comment te sens-tu concernée par l'art ?

AG : Lorsque j'entre en formation, la première partie est très concrète, technique, j'apprends simplement les bases du médium et comment l'utiliser. C'est la seconde partie, la formation supérieure qui m'a rendu la plus productive, la plus active et la plus intéressée. Après mes deux années de formation initiale pour obtenir le CFC, j'avais quelques travaux personnels, parmi lesquels on pouvait déjà percevoir le début de certains intérêts, les sujets étaient déjà là. J'ai assez vite commencé à faire des images liées à la ferme de mon père. Je m'en suis ensuite détachée, non du sujet, mais de la façon de l'aborder.

EB : Quelle était ta première manière de le traiter ?

AG : Sous forme de carnet en images noir et blanc prises au Hasselblad. C'était un travail assez intuitif et personnel.



Anne Golaz, *La hure*, de la série *Chasses*, Enquête Photographique Fribourgeoise 2010, impression jet d'encre, 55x70 cm

EB : Dans un rapport beaucoup plus nostalgique ?

AG : En un sens oui, mais aussi assez spontané, avec la volonté de faire un état des lieux de cet endroit à ce moment-là et de le figer dans l'histoire. Cela correspondait à ma relation avec cet univers à cette période. D'autre part, je me suis aperçue que ce contexte de départ, la ferme familiale, me permettait de répondre à la plupart des demandes de l'école. Il suffisait en quelque sorte d'aller chercher les sujets qui correspondaient aux exercices. C'était une source très riche et ouverte. J'ai beaucoup fonctionné comme cela. J'avais simplement envie d'y passer du temps et les choses qui m'intéressaient se trouvaient là-bas. J'étais impliquée personnellement et j'avais de ce fait des choses à dire. La ferme familiale était ce qui me préoccupait et me touchait à ce moment-là. J'ai aussi remarqué que c'était un sujet assez efficace grâce à sa sincérité et à mon engagement.

EB : Est-ce cette expérience qui t'a conduite à t'inscrire en formation supérieure, la volonté de donner plus d'ampleur à ce travail personnel ?

AG : Ma motivation était de pouvoir approfondir le sujet et d'avoir du temps pour cela. Mes deux premières années s'étaient très bien passées et j'avais le sentiment que j'avais encore à apprendre. C'est ce qui s'est passé. Je n'ai pas eu de doute, à aucun moment. Au contraire, j'ai pensé que c'était maintenant qu'il fallait continuer et profiter de ce qui m'était offert à ce moment-là. J'ai aussi été assez encouragée par le contexte de Vevey. J'avais des alliés et je m'en suis rendue compte. Ça aurait été bête de ne pas en profiter, de laisser tomber pour aller ailleurs. Passer quatre années dans une école comme celle-ci s'est avéré parfait.

EB : Le principe de la formation supérieure est d'alterner ateliers et cours théorique ; une semaine sur deux, un invité mène un workshop sur la base d'une proposition que les élèves doivent s'approprier. As-tu rapidement mis en jeu, et de manière constante, ton milieu d'origine pour y répondre ?



Anne Golaz, *Le retour de chasse*, de la série *Chasses*, Enquête Photographique Fribourgeoise 2010, impression jet d'encre, 70x55 cm

AG : J'ai continué ce que j'avais commencé. La problématique est restée la même, seulement j'ai développé la pertinence du regard photographique. Je suis restée effectivement jusqu'à la fin de la formation supérieure assez proche de ce sujet-là, tout en expérimentant d'autres choses de façon ponctuelle. La formation avait déjà un caractère tellement foisonnant que j'avais le sentiment que, si chaque semaine je faisais autre chose, je ne parviendrais pas à garder une ligne et la force d'une direction.

Je risquais de me faire avoir par cette diversité. On me faisait parfois le reproche de ne pas démordre de mon sujet, mais je me suis aperçue finalement que c'était une manière de ne pas trop me perdre. Et concrètement, j'ai vu aussi l'intérêt que suscitait ce projet sur le monde rural, ça m'a bien sûr encouragé à poursuivre. Dans les deux phases de ma formation, il y a toujours eu certaines personnes qui ont joué le rôle de propulseurs. Cet aspect a été déterminant. Mais tout ne tient finalement pas à grand-chose. Il y a bien sûr le travail fourni et l'engagement, le talent ne tombe pas du ciel, mais ce sont aussi les personnes que j'ai croisées sur ma route qui m'ont donné la confiance, l'envie et le courage de continuer, d'avancer. Si j'esquisse rapidement la chronique de ma petite histoire de la photographie, je crois que j'en suis fière et satisfaite, et j'ai le sentiment d'être cohérente avec ce que je fais tout en ayant conscience de l'incertitude de cette histoire et de son caractère aléatoire.

EB : En tout cas tu t'es trouvée. Tu as trouvé un sujet qui te motive profondément.

AG : Parfois je me dis que ça aurait pu se passer dans une autre école avec un autre médium et avec d'autres personnes. Dès lors, j'aurais fait tout autre chose. Je ne crois pas du tout que j'étais prédisposée à devenir photographe.

EB : Que fais-tu de ton rapport à ce médium, n'y a-t-il pas une nécessité à le pratiquer ?

AG : Oui, une forme de nécessité s'est probablement développée au fil du temps. C'est un rapport de dépendance avec le défi et le travail, plutôt qu'avec la photographie. Je n'ai pas la nécessité de prendre constamment des photographies partout où je vais. Si je travaille sur un projet en post-production, je peux très bien me passer de faire des photographies pendant des mois.



Anne Golaz, *La luge*, de la série *Chasses*, Enquête Photographique Fribourgeoise 2010, impression jet d'encre, 24x30 cm

EB : Cela dépend à mon avis des sujets ou des manières de travailler. Photographier compulsivement peut être le sujet de la photographie, comme chez Araki par exemple. Alors que ta façon de procéder est tout autre. Tu dois te rendre sur les lieux pour être sur le mode de l'image. Dans ton cas, il doit y avoir un temps que tu consacres aux personnes ou encore à concevoir tes photographies. Ta manière de pratiquer la photographie est réfléchi. Sous un aspect, elle semble spontanée, mais de l'autre très préméditée. Ton rapport à l'instant est différé, voire construit, c'est-à-dire très contrôlé. Reviens-tu sur les lieux dans un second temps, par exemple pour la photographie du sang dans la neige ? Durant la chasse, ce doit être difficile de tout capter... ?

AG : On fait un énorme saut au cœur du projet *Chasses*, mais ce n'est pas plus mal. Cette image fait partie des premières que j'ai faites sur le sujet et c'est peut-être une des moins théâtrales, même s'il y a toujours eu une part de mise en scène, dès le début. Mais pour le moment, cette image-là n'est pas restée dans la sélection finale. J'ai réalisé mes premières prises de vue en une quinzaine de jours pour présenter le sujet à la bourse de l'Enquête Photographique Fribourgeoise. Pour cette première partie du projet, je n'ai jamais vraiment pu me permettre de revenir et de construire quelque chose. Et dès lors, je me suis dit que ce sujet allait être assez difficile à traiter, en partie car le contexte de la chasse n'existe pas. Il est toujours changeant. Le personnage du chasseur n'existe pas non plus. C'est en quelque sorte un statut un peu abstrait, qui dure le temps de la chasse.

EB : N'est-on pas chasseur comme on est footballeur ?

AG : C'est plutôt comme une espèce de cape qui se superpose momentanément à tout le reste.

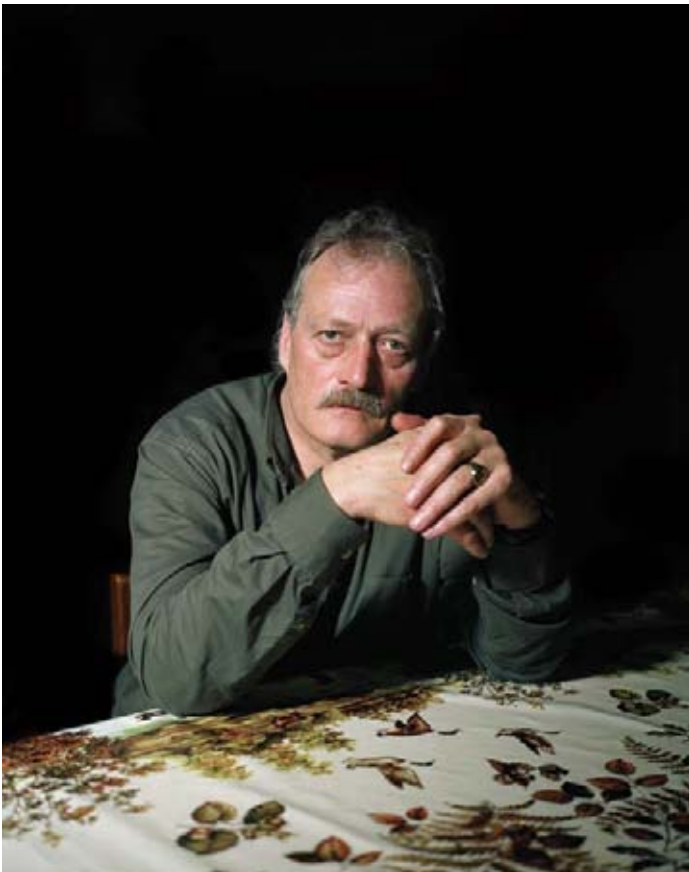
EB : Le temps que le chasseur porte son arme ?



Anne Golaz, *Le geste II*, de la série *Chasses*, Enquête Photographique Fribourgeoise 2010, impression jet d'encre, 55x70 cm

AG : Je ne dirais pas cela. Il y a ceux pour qui la chasse fait aussi bien partie du domaine privé que du professionnel. Les restaurateurs et les bouchers, par exemple, sont toujours liés à la chasse, ils ont un contact concret et permanent avec l'univers cynégétique. Ils travaillent aussi pour d'autres chasseurs. D'autres personnes ont une profession ou ont fait un choix de vie qui implique une distinction radicale entre ces deux mondes. Lorsque je travaillais sur mes *Scènes Rurales*, j'avais accès aux fermes qui ont été le décor principal de ma série. Ce sont des lieux physiques où l'activité a lieu quotidiennement. A n'importe quel moment du jour et de la nuit, il y a quelqu'un. L'enracinement des paysans est très fort. Avec la chasse, c'était tout le contraire. La scène de la chasse est peu palpable. C'était très difficile d'appréhender ce qui allait se passer, les lieux, les gens et leurs actions... J'arrivais, je découvrais tout et je devais au même moment tout construire. Parfois, c'était impossible. Je n'arrivais pas à découvrir les choses, les vivre, m'en imprégner et en même temps réagir, en tirer quelque chose ou simplement avoir quelque chose à en dire.

Ma façon de faire, comme tu le disais, n'est pas d'être là, d'attendre, de regarder et de déclencher, mais c'est aussi de me réapproprier le vécu, de réinjecter tous ces sentiments dans les images. Il y a quand même une phase de digestion nécessaire pour que cela puisse prendre forme. C'est aussi ce qui était intéressant, d'arriver dans un endroit que je découvrais complètement. J'avais conscience que je devais réagir sur le champ car certaines choses n'auraient plus jamais lieu. Parfois je les manquais tout de même. C'était terrible, je m'en mordais les doigts. Alors j'essayais de raisonner et je me demandais comment je pouvais bien rebondir. Ce rapport à l'événement est un des aspects qui m'a intéressée, même si j'ai tendance à construire un schéma photographique idéal avant de partir en prise de vue. Lorsque certains objets incontournables manquent, comment les faire apparaître, comment les mettre en scène? Un exemple représentatif est celui du triptyque de l'homme en train de tirer (*Le geste I, II et III*). J'ai observé le mime de ce geste pendant toute la période de chasse. Lorsque les chasseurs parlent de chasse, c'est un geste qui revient sans cesse. J'ai pris le temps de l'observer en cours de route et de choisir un personnage en particulier qui m'intéressait pour ce rôle précis.



Anne Golaz, *Le chasseur équivoque*, de la série *Chasses*, Enquête Photographique Fribourgeoise 2010, impression jet d'encre, 70x55 cm

AG : On peut voir ce triptyque comme une mise en abyme du jeu de rôle qu'ils jouent, simplement parce qu'ils sont tous les personnages de leur jeu de chasse. Il y a d'autres images que je n'ai jamais eues parce que je n'ai pas trouvé la manière de les montrer. Il y a eu une histoire à propos d'un marcassin rapporté d'Alsace. J'ai tenté de le suivre jusqu'à ce qu'il soit amené dans un institut lausannois où il a été piqué après être passé par le zoo. Une histoire abracadabrante... Je n'ai pas réussi à prendre une seule image de cet animal et il ne me reste rien de cette épopée. Il y a aussi cet autre exemple du dernier portrait de l'homme aux bras croisés (*Le chasseur équivoque*), j'ai dû patienter environ quatre mois pour l'avoir. C'était insensé, et cela aurait été une erreur, de réaliser ce portrait ailleurs que dans le contexte de la chasse. J'ai attendu fin mars pour pouvoir retourner en Alsace avec cet homme, alors que je l'avais repéré depuis novembre. Mais je voulais ce portrait, pour le personnage qu'il représente dans ces histoires de la chasse, pour son ambiguïté. Le temps passant, je craignais ne pas obtenir l'image escomptée et, pour finir, ça a marché, elle est parfaite. C'est pour moi le portrait le plus fort de la série.

EB : Avec les photographies d'animaux, il y a un côté "accidentel" ou aléatoire des conditions de prise de vue, qui est en fait le principe sur lequel est fondé la chasse (tuer du gibier) et dépend aussi du hasard.

AG : Si je pense à la photographie du cerf dans la chambre froide (*Le cerf et la chambre froide*), bien sûr j'ai eu de la chance que ce cerf soit tué, qu'il ait été amené à cet endroit et d'avoir eut la possibilité d'y accéder. Forcément, il y a une concordance d'événements qui fait que..., seulement ça ne suffit pas. J'étais là, face cette scène... Peut-être que ce cerf n'avait pas été amené là en toute légalité... Peut-être que certaines choses ne devraient pas être montrées... Ou simplement je n'avais pas tout le matériel d'éclairage nécessaire, il fallait alors pouvoir revenir et si possible trouver la scène telle quelle. J'étais toujours prise dans ce genre d'enjeux et j'ai par moment dû me battre sans trop savoir si cela allait marcher ou si seulement cela en valait la peine. Ce genre d'expériences m'a permis de comprendre que c'est trop facile de laisser tomber.

EB : Tu négocies donc ton image.



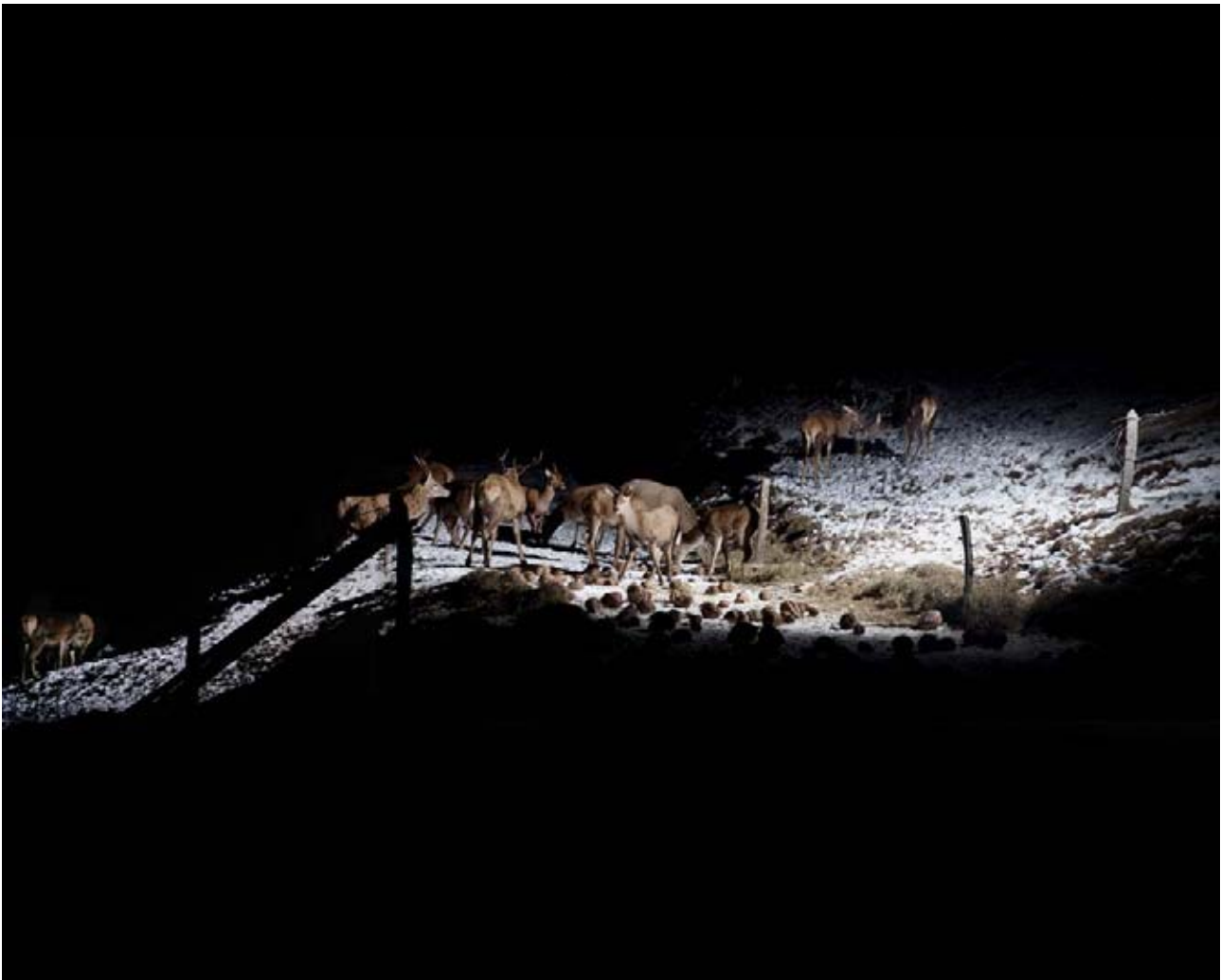
Anne Golaz, *Le cerf et la chambre froide*, de la série *Chasses*, Enquête Photographique Fribourgeoise 2010, impression jet d'encre, 140x175 cm

AG : Exactement. Ce fut d'ailleurs pratiquement toujours le cas. L'image qui se rapproche le plus de l'acte immédiat de la chasse est la deuxième image du livre, *La harde*. J'ai participé à trois affûts de six heures au mois de février, à -15°C entre 18h et minuit, trois soirs de suite. Il y avait un côté performatif que j'ai beaucoup aimé. Il a fallu m'organiser avec le garde-chasse pour avoir accès au lieu où ils appâtent les cerfs pour faire des tirs hypodermiques. Plus qu'un accord, je n'aurais jamais pu réaliser cette image sans l'aide et l'implication concrète des chasseurs. Par ailleurs, une fois que tout avait été arrangé, il n'y avait plus que la chance et ma propre capacité à tenir qui allaient influencer le résultat. Si tu attends pendant six heures sans résultat, que tu gèles et que les conditions de prise de vue sont vraiment dures, il faut trouver le courage de revenir le lendemain. C'était impossible de savoir si l'image était bonne ou pas, ou s'il y avait seulement quelque chose sur le film. Mais l'expérience m'a tellement plu que j'ai eu envie de la réitérer. Avec le soutien précieux des chasseurs qui m'ont aidée dans ma quête, ce fut une très belle expérience. J'ai vraiment été encouragée !

EB : Le photographe et le chasseur sont faits pour se comprendre. Tu attends ton sujet comme ce dernier guette l'animal. Vous aviez un objectif similaire, qui nécessite beaucoup d'obstination.

AG : Nous nous retrouvons de même dans la fascination par rapport à ce qui nous échappe. Cet aspect m'a particulièrement plu (tout comme il a pu me torturer). J'étais très troublée lorsque je n'arrivais pas à cerner les enjeux et je devais parfois faire de gros efforts pour prendre la situation en main et ne pas en démordre.

EB : Si je regarde le résultat de ta sélection, ce rapport à la spontanéité de l'instant ne paraît presque pas. Ce sont pour la plupart des sujets morts, les portraits sont posés... il y a très peu de mouvements.



Anne Golaz, *La harde*, de la série *Chasses*, Enquête Photographique Fribourgeoise 2010, impression jet d'encre, 55x70 cm

AG : Je pense que cette distance est souvent due à l'utilisation d'un éclairage qui demande un peu de temps à ajuster. C'est aussi ce qui apporte cette esthétique particulière. J'aurais pu flasher avec un flash cobra portatif, mais j'ai fait le choix de construire l'image, de travailler sur la dramaturgie et de mettre en exergue la théâtralité de la chasse.

EB : Sur le terrain, élaborais-tu un récit ?

AG : Non, il y a plutôt eu plusieurs phases. Une première période de découverte durant laquelle je faisais peu d'images et me familiarisais avec le sujet. Les chasseurs devaient s'habituer à ma présence et à ma façon de travailler, étant donné le matériel que j'emportais avec moi. Durant cette phase, j'ai fait un bon nombre d'images assez moyennes, avant tout pour regarder les choses. Ensuite vint la phase d'assimilation, durant laquelle commença le vrai travail. Les meilleures images sont arrivées en majorité vers la fin. Pour résumer, je n'avais pas de protocole, mais les images les plus fortes ne sont pas le fruit du hasard.

EB : Tu te laisses donc guider par ton ressenti.

AG : Pour revenir sur l'exemple de *La harde*, j'ai réalisé vers la fin que j'avais des portraits, des scènes de genre, des lieux, des objets, mais qu'il me manquait des photographies de l'animal vivant. Raison pour laquelle je me suis vraiment acharnée à faire cette image du groupe de cerfs.

EB : Il est vrai que l'image fétichisée de la chasse est celle de l'animal mort, de la domination de l'homme sur la nature, rendant ainsi la mort abstraite et la conquête de l'homme avérée.



Anne Golaz, *Les 32 brisées*, de la série *Chasses*, Enquête Photographique Fribourgeoise 2010, impression jet d'encre, 24x30 cm

AG : Pour te donner un autre exemple d'image manquante, je vais te parler de celle de la brisée, du rameau de sapin (*Les 32 brisées*). La tradition est la suivante : un premier rameau est déposé sur la blessure mortelle de la proie, on place un second rameau dans la gueule de l'animal (la dernière bouchée) et la troisième brisée revient au tireur, qui l'accroche à son chapeau. C'est aussi un rituel qui rend peut-être la mort plus respectable et tolérable. Le rituel de la brisée sert en quelque sorte à justifier le côté immoral de la chasse – qui est de tuer par plaisir - en donnant la possibilité au chasseur de faire preuve symboliquement de respect à l'animal.

EB : Que symbolise cette caissette de brisées ? Et à quel moment la brisée est-elle remise ?

AG : Le soir, au moment du tableau de chasse. A la fin de la journée, toutes les bêtes sont réunies et le chef de la chasse fait généralement un discours. Mais je n'ai vu cela qu'en Alsace lors de chasses privées. Il y a un côté très cérémoniel en Alsace qui séduit les chasseurs et qui m'a plu à moi aussi. Pour revenir à cette image de la brisée, c'est donc un symbole très important et je ne trouvais pas de manière de le représenter. Jusqu'à ce que je tombe sur cette petite caissette en carton. J'avais dès lors trouvé la bonne image.

EB : C'est aussi important de retrouver cette brisée sur le chapeau d'un des chasseurs, car si je ne l'avais pas vue en contexte cette caisse de branchettes serait assez abstraite, moins porteuse de sens.

AG : Pour moi, cette image de la caissette est une façon de montrer le tableau de chasse, mais de manière indirecte. Finalement, chacune de ces brisées correspond à une vie, à un tir réussi.



Anne Golaz, *La remise au lapin*, de la série *Scènes Rurales*, 2007-2008, impression jet d'encre, 100x80 cm

EB : Je vais me permettre de revenir plus en amont sur la question du lien entre le travail mené plusieurs années sur la ferme familiale, composé de différentes approches, et ce choix du thème de la chasse. T'es-tu demandée comment conduire ailleurs ce rapport très fort que tu as à la ruralité, au milieu dit naturel ?

AG : Effectivement, le point de départ était le questionnement du rapport à la nature comme de celui au monde animal, tous deux domestiqués dans le cas de la paysannerie. L'image du lapin dépecé, *La remise au lapin*, est une image clé car elle marque le passage entre les deux projets et rejoint ce questionnement plus général de notre relation à la mort. C'est par la suite que je me suis intéressée à l'aspect idéalisé et très actuel du retour à la vie sauvage, à une nature authentique. Les deux personnages, paysan et chasseur, sont des représentants d'une forme de domination de la nature dite sauvage. Mais les paysans ne sont généralement pas des chasseurs, ce sont deux univers qui cohabitent, deux entités bien distinctes et fortement ancrées dans nos représentations collectives. Ce sont deux personnages que tout le monde reconnaît à travers une connaissance assez superficielle et stéréotypée.

EB : Comment penses-tu avoir traité la figure du chasseur par rapport à cette représentation stéréotypée que véhicule la société ?

AG : Je n'ai pas traité sa figure de manière cynique, grotesque ou caricaturée. Je l'ai plutôt approchée comme une communauté un peu étrange, avec une certaine admiration, certes, mais aussi avec un regard incisif.

EB : Par ta manière d'approcher le sujet, tu as fait le choix d'une certaine représentation de la chasse. Quelle est l'image qui t'a dès lors le plus surprise ?

AG : Peut-être la photographie du cerf dans la chambre froide, qui est très claire et vive. Parce que l'esthétique de cette image est radicalement différente de ce que j'ai fait auparavant, dans les *Scènes Rurales* par exemple.



Anne Golaz, *Le chasseur de chamois*, de la série *Chasses*, Enquête Photographique Fribourgeoise 2010, impression jet d'encre, 88x70 cm

AG : En ce qui concerne le projet *Chasses*, je ne pouvais pas appliquer l'esthétique du clair-obscur des *Scènes Rurales*. Cela aurait trop fermé le sujet qui est déjà assez dramatique en soi. Il y a plutôt des images qui ouvrent sur une autre esthétique. Je ne souhaitais pas travailler aussi méthodiquement. J'y suis donc allée très spontanément. J'avais envie de pouvoir vivre ce projet intensément, de m'immerger totalement dans mon engagement. Ce travail a bel et bien un côté "tripal" au sens propre et figuré. Mais cette implication très personnelle n'est pas nécessairement une voie que je souhaite poursuivre dans mes projets futurs. C'est probablement une attitude qui correspond à une période de ma carrière, qui est encore à ses débuts, et où j'ai eu besoin d'être touchée et éprouvée par le monde qui m'entoure. C'est aussi un moment où je recherchais le défi (attitude que je souhaite par contre pouvoir garder). Par la suite, je souhaiterais m'impliquer avec plus de parcimonie, apprendre à me modérer, à être moins emportée dans mon sujet. A la chasse, j'ai vraiment vécu des changements d'univers et des transitions assez violentes. J'ai adoré ce projet, mais il était tout de même assez éprouvant.

EB : Concernant la prise de distance, penses-tu à quelque chose en particulier ?

AG : Je pense à la Finlande, à ce que je vais produire là-bas. A vrai dire, je ne sais pas encore ce que je vais y faire, mais j'aimerais reprendre ce que j'ai appris du monde de la chasse, de ses représentations, et prendre de la distance avec ce que j'ai vécu pour en faire quelque chose là-bas, dans un contexte à nouveau proche de la nature, mais dans un autre rapport. Peut-être de manière plus abstraite ?... Ou peut-être sur le terrain, en développant un travail qui soit moins ciblé sur la thématique de la chasse. Par la distance, je pensais simplement à ma future année en Finlande.

Pour télécharger le texte uniquement en pdf : [lien](#)